



LE 14, RUE GUILHEM PEYRE - Photo de Luc Lebon



par Colette Marion

Les nobles façades de nos belles maisons saint-antoninoises ont, depuis des siècles, affiché la puissance, l'orgueil, le raffinement de ceux qui les firent édifier. Que de générations depuis le XV^e siècle et que de diversité de rangs sociaux, de revenus, de styles de vie ! Le 14, rue Guilhem Peyre nous intéresse ici pour une période qui échappe aux visites guidées : le début du XX^e siècle. C'est un livre de comptes personnels, un « livre de raison », trouvé dans un vieux secrétaire, qui a déclenché cette enquête, appuyée par des recherches à l'Etat Civil et les objets qui nous restent : photographies, draps de chanvre, torchons, serviettes, chemises de nuit et de jour, tous marqués d'initiales, belles lampes à pétrole et plus modestes bougeoirs de cuivre, potagers aux carreaux de céramique etc. Les souvenirs de M. E. Marion qui a bien connu la fille de notre personnage principal, ceux de Mme L. Marion qui est un témoin précis de la vie d'autrefois, m'ont guidée dans ce travail.

M. Frédéric Tabarly, né en 1857, inscrit comme négociant à la naissance en 1879 de son unique enfant, Marie Alvina Rosa, est alors secrétaire de Mairie et habite l'actuel 14, rue Guilhem Peyre appelée alors rue de l'horloge. A partir d'avril 1905 puis en 1906 et 1907, il consigne méticuleusement toutes ses dépenses journalières – jamais ses recettes ! Veuf, il vit au début de cette sorte d'agenda, avec sa fille qui a 26 ans et qui se marie en avril 1906 avec le génial inventeur Charles Plagaven. Il se retrouve seul, sa fille allant habiter au-dessus de l'atelier de son mari, place de la Halle, appelée Place du Monument, entendez de l'Hôtel de ville. La datation très précise, année, mois, jour, révèle des lacunes importantes : ainsi pour l'année 1905 qui débute sur ce cahier en avril, rien n'est consigné d'août à décembre. En 1906, seuls apparaissent novembre et décembre et 1907 ne comporte que les quatre premiers mois et un seul jour de décembre. Pourtant, ce

document reste utilisable car sur une période de 3 ans et si l'on excepte le plein été et le début de l'automne, il nous permet de suivre, au fil des saisons, la vie personnelle d'un petit notable bien connu (il paraphe les actes des registres de l'Etat Civil), ce cinquantenaire qui vit à deux pas de son lieu de travail, tout près de sa fille chérie, douce et belle personne qui sait avoir grande allure si l'on en croit ses portraits photographiques.

C'est ce M. Tabarly qui nous intéresse avec la méticulosité qui caractérise ses comptes, lui dont nous ignorons les revenus : aurait-il eu des rentes, des revenus de propriétés ? ou bien son salaire, modeste mais régulier de secrétaire de Mairie, assurait-il seul son train de vie ? avait-il constitué une dot à sa fille ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Mais ses dépenses, (alimentation, frais de toilette, voyages, divertissements et douceurs qu'il se permet) le situent dans la petite bourgeoisie qui vit dans une aisance minutieusement contrôlée. Nous tenterons de saisir ce que fut cet homme à partir de ce qu'il note et de ce qu'il ne note pas, en allant du plus évident et commun jusqu'au plus exceptionnel et intime.

La dépense majeure concerne l'alimentation : café, lait sont achetés chaque jour, pain, sucre tous les 2 ou 3 jours. La consommation quasi journalière de viande ne doit pas nous faire imaginer de grosses quantités mais révèle un bon apport de protéines et une vraie gourmandise car il y a toutes les variétés de viande et plusieurs types de cuisson indiqués au moment de l'achat : mouton, veau, volaille, lapin, bœuf à griller, à bouillir en pot au feu, pour la daube, gras double, pied de bœuf, foie de veau, confit ; peu de cochonnailles avant le départ de Rosa puis la saucisse, le boudin, le friton, les couennes, le lard apparaissent de loin en loin et le porc frais est très souvent acheté. On remarque l'achat d'oies, au pluriel, et de porc pour les farcir. Le vendredi interdit la viande qui est remplacée par la morue, une fois par l'estofish, le stockfish, poisson auquel s'ajoutent ou que remplacent des escargots. Notons que les œufs y figurent très souvent et bien sûr le sel fin, le sel gros et la farine. Les légumes sont abondants, variés et de saison : pois secs, pommes de terre, choux, carottes, raves, poireaux, lentilles en hiver ; à la belle saison M. Tabarly achète très souvent pommes de terres nouvelles, petits pois, salades, oignons frais, artichauts, fèves (il n'est jamais question de tomates). Le fromage est peu mentionné au départ, puis le camembert fait son apparition dans le livre des comptes. Si les pâtes sont très rarement sur la table (une fois achat de vermicelle, une fois de pâtes d'Italie), tout ce qui relève le goût des plats est abondant : beaucoup d'ail, du safran, des cornichons, des câpres.

Les condiments pour plats sucrés sont aussi bien utilisés, la cassonade, le rhum, le sucre vanillé pour le riz au lait, le citron ; nous avons même relevé trois achats de chocolat, dont l'un à l'occasion de Noël.

Une fois seul, M. Tabarly s'autorise les gâteaux secs et raffole d'oranges. L'hiver il achète des figues sèches, des châtaignes qu'il accompagne peut-être de l'unique bouteille de vin blanc apparaissant dans ses notes.

Une seule fois, est signalé l'achat de fraises et l'absence de fruits d'été et d'automne ne manque pas d'étonner : a-t-il un verger avec des cerisiers, des pêchers, des poiriers, des pruniers, des pommiers, un figuier, quelques rangs de fraisiers ? En 1907, il note des frais de jardinage. De même il doit avoir une petite vigne d'où il tire ses raisins et son vin rouge car il n'en achète jamais. Sans doute possède-t-il des noyers et fait-il presser son huile de noix, peut-être au moulin du Bessarel, tout proche. Il note en effet le paiement d'une taxe de l'huile. On ne trouve pas trace des produits nécessaires à la cuisine et à la salade : vinaigre, huile.

Cet amateur de douceurs achète des alcools, cognac, eau-de-vie, rhum ; il achète fréquemment du thé, peut-être du thé véritable, peut-être du thé sauvage très utilisé à cette époque. L'achat plus épisodique de réglisse et de bonbons traduit le gourmand... ou la gourmande. Mais n'oublions pas que l'alcool entre aussi dans la confection de gâteaux, de sauces et de grogs pris comme médicaments. En avril 1905, il ou elle a eu une méchante toux puisque tous les jours sont notés des achats de pastilles, deux fois celui de farine de lin pour les cataplasmes et deux fois de la centaurée. Notons que ces dix mois n'indiquent aucun honoraire de médecin ; par contre l'achat de mélisse achetée en pharmacie et censée guérir les maux d'estomac ainsi que l'achat par deux fois d'un pistolet qui trahit les troubles urinaires montrent bien que des misères essentiellement digestives sont soignées.

Comment vivait-on dans cette grande maison ? et d'abord comment se chauffait-on ? Sauf une fois, il n'est jamais question de bois de chauffage. Celui-ci était-il acheté pendant les mois qui manquent (septembre-octobre) ou bien utilisait-il un petit bois qu'il possédait près de la Gourgue ? Il est sûr qu'il allumait du feu dans les cheminées alors en service puisqu'il achetait des fagots. Mais il avait certainement un poêle à charbon car l'achat du charbon revient régulièrement. Enfin, il note très souvent l'achat de charbon de bois et de charbonnille qui servait soit dans les « potagers » pour cuisiner, soit, en hiver, dans les chaufferettes sur lesquelles on posait les pieds ou dans les bassinoires et « moines » qui réchauffaient les draps glacés.

DATES	N ^o des Polices	Echéances des Primes	RECETTES				DÉPENSES	
	6	Mardi	Lait	0 10				
			Légumes	0 35				
			Légumes	0 40				
			Fromage et radis	0 25				
			Colza	0 50				
	7	Jeudi	Lait	0 10				
			Fromage et radis	0 50				
			Oufs aller au marché	1 25		2 65		
	8	Vendredi	Lait	0 10				
			Oufs	0 35				
			Radis	0 05		0 50		
	9	Samedi	Lait	0 10				
			Pain	0 70				
			Beauf	2 80				
			Fromage de beurre et radis	0 35		7 95		
	10	Dimanche	Pain	2 05				
			Arbichauds	0 25		0 30		
	11	Lundi	Pain	0 50				
			Confit	1 00				
			Café et sucre thé	1 10				
			Carottes et radis	0 25		4 65		
	12	Mardi	Pain	1 00				
			Pain seigneur	0 55				
			Ouf	0 20		1 75		
	13	Mercredi	Pain	0 05				
			Pain	0 30				
			Oufs	0 80				
			Arbichauds	0 35		1 10		
	14	Jeudi	Veau	1 00	page			
			Légumes	0 15		1 25		
	15	Vendredi	Pain	0 40				
			Fromage de beurre	0 15				

REPRODUCTION D'UNE PAGE DU LIVRE DE M. F. TABARLY

De très régulières dépenses d'éclairage apparaissent : bougies et surtout pétrole pour les lampes au long col de verre qu'il faut parfois remplacer. Il faut s'imaginer des pièces beaucoup moins éclairées qu'aujourd'hui et qui imposent une vie beaucoup plus réglée sur le soleil. Le travail de précision se fait près des fenêtres à la lumière du jour : je vois Rosa, au bord de la croisée, ourlant les draps immenses de chanvre rêche mais inusable, les brodant de ses initiales au point de croix, garnissant de plis, de jours, ses chemises et celles, très larges, de son père, Rosa rêvant, lisant parfois, recevant sans doute des amies devant un bon thé citronné servi dans des tasses que son père note. Rosa et ses chats qui lapent le lait acheté spécialement pour eux, Rosa offrant à « l'oiseau » un biscuit dont M. Tabarly note l'achat. Le temps est immobile et Rosa est la sœur des jeunes filles de Vermeer ou de Chardin. Je l'imagine enchantant par sa présence la maison de son père et lui mitonnant de petits plats. Après le mariage de sa fille, il prendra une femme à la journée qu'il paie chaque semaine... Elle fera le ménage, la cuisine et pour les gros travaux de lessive et de repassage il paiera lavandières et repasseuses.

Désormais il pensera davantage à lui pour les frais d'habillement, il s'achète une capote en flanelle, une ceinture, il se fait faire par le tailleur un manteau au col de velours, il fait ressemeler ses souliers, en change les cordons, en achète une nouvelle paire, se fait cirer les chaussures, se fait bâtir un pantalon. Rosa avait eu, avant son mariage, une robe en soie dont on choisit d'abord le tissu puis que l'on fit confectionner par la couturière. Elle eut droit aussi à un corsage dont son père acheta les baleines. C'est pour elle aussi qu'il achète du bois de Panama qui sert de shampooing et le fil à coudre, le coton.

Tous ces objets sont peu nombreux mais assurément de qualité comme le sont divers ustensiles : lessiveuse, casserole, cafetière, assiettes, service à thé.

Dans la rubrique des achats rares et divers, on peut relever celui de bois de noyer (pour un meuble ? pour une étagère ?), de papier et de timbres, l'envoi de mandats, parfois le paiement d'ouvriers dont on ne sait à quoi il les employa. Mais surtout on remarque les dépenses de divertissement, les voyages, les sorties au théâtre : 3 voyages, en train assurément, deux à Laguépie, un à Toulouse, six sorties au théâtre en deux mois en 1905. Le théâtre se trouvait alors actuelle rue de l'Escola Vielha, dans ce qui avait été antérieurement un temple protestant et devait devenir par la suite une salle de cinéma : ce théâtre auquel on accédait aux galeries par un petit escalier d'entrée, était creusé en parterre et la scène atteignait l'Aveyron.

Qu'il devait être heureux et fier d'offrir son bras à la belle Rosa, M. Tabarly ! L'ancienne élève des demoiselles Bosc dut être conquise par le spectacle puisqu'ils y revinrent si souvent. Rêvait-elle aussi en lisant « Le Journal des Romans » que son père achetait chaque jeudi ou vendredi ? Est-ce pour elle qu'il continue à l'acheter après le mariage de sa fille ou lui-même y a-t-il pris goût ? Ce qui est assuré c'est qu'il lit désormais de temps en temps le Journal des Dépêches, qu'il finit par nommer La Dépêche. S'il s'agit de la Dépêche de Midi, fondée en 1870, journal marqué à gauche comme radical, cela sent un peu le soufre !

Pourtant M. Tabarly observe tous les rites d'un bon catholique pratiquant : messe tous les dimanches et il note 10 centimes pour la quête, aumône au pauvre le samedi, observance de la pratique du maigre le vendredi. Qui peut dire si ce sont des habitudes sociales ou une foi profonde ? « L'homme a besoin de rites » comme le dit si sagement le Renard au Petit Prince et les généreuses étrennes du 1^{er} de l'An en sont un, ainsi que l'aide qu'il glisse plusieurs fois à des personnes qu'il désigne par leur prénom.

Au terme de cet examen, à partir de ces dix mois on peut raisonnablement établir le bilan d'une existence privée : elle s'est révélée souriante, aisée, sans faste ni extravagances, sans mesquinerie non plus. M. Tabarly dont nous ne saurons rien de la vie professionnelle, ni des relations hors demeure, a su être un père aimant, tout en pimentant sa vie de plaisirs « exotiques » par ses voyages, ses sorties au théâtre, ses lectures romanesques ou politiques. Sa pudeur devant les misères physiques ou les chocs émotifs qu'il a pu subir voile les tourments qui ont peut-être parfois été les siens mais ces comptes même les révèlent à un examen attentif : lacune totale des comptes quelques mois après le mariage de Rosa et durant l'année 1906 et changement subtil des achats : c'est comme s'il compensait une absence en mangeant davantage, en mangeant trop, surtout de la viande, et en s'adonnant aux cigares, les Ninias qu'il n'a jamais mentionnés avant 1906.

A tout prendre, cette existence, aujourd'hui disparue dans l'oubli, ne vaut-elle pas la peine d'être rapportée tout autant que les actions éclatantes des aristocrates qui vécurent là comme semble en témoigner le martelage du blason de la porte ? Et ne révèle-t-elle pas cette province, cette France profonde, calme et secrète que l'on peut redécouvrir avec patience et attention ?